Da
768 k
112341

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-627280-p0001-5

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-627280-p0003-6

00 Gr.

Universitäts-
und Landesbibliothek
Halle (Saale)
August-Bebel-Str. 13

Ac 96?
0

DEUX

DISCOURS.

LUS

SUR LES SATIRIQUES.

ET L'AUTRE

SUR LES LIBELLES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-627280-p0013-2

Friedrich <Preußen, König, II>:

DEUX

DISCOURS,

L'UN

SUR LES SATIRIQUES,

ET L'AUTRE

SUR LES LIBELLES.

A BERLIN, MDCCLIX.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-627280-p0015-3

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE (SAALE)

I. DISCOURS

SUR

LES SATIRIQUES.

I. DISCOURS

SUR

LES SATIRIQUES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-627280-p0018-9

Ne sera-t-il jamais donné aux hommes, de tenir un juste Milieu & d'écouter la voix de la vertu plutôt que l'yvresse de leurs passions? Leur inclinations les portent à tout outrer. Ils ne connoissent, que les excès. Une Imagination ardente emporte une tête échauffée au dela de ce, qu'elle croïoit entreprendre. Il y a cent Voyes pour s'égarer. Ce seroit rêver avec Platon, de vouloir que les Hommes soyent parfaits: eux, dont l'Etre n'est qu'une Assemblage de foiblesses & de miséres. Cependant il y a des certaines Pratiques, que l'on ne peut voir sans s'indigner, & contre lesqu'elles tous les hommes devroient s'élever. J'entens deux vices, qui, étant des extrémes, font une opposition parfaite. L'un est cette bassesse, que les Flatteurs mettent en usage auprès des Grands; louanges outrées, ou non mé-

mérités, qui deshonorent également celui, qui les donne, & celui, qui les réçoit. L'autre eſt cette fierre & cynique Méchanceté des Satiriques, qui défigurent les mœurs des Grands, & dont les Cris barbares n'épargnent pas le Throne. Les uns empoiſonnent l'ame par une Liqueur agréable. Les autres enfonçent le Poignard dans un Cœur, qu'ils déchirent. Préter aux vices les Couleurs des Vertus; déifier les Caprices des hommes; juſtifier d'indignes actions, c'eſt faire un Mal réel, en encourageant ceux, qu'un funeſte Penchant entraine, à continüer de perſiſter dans un Aveuglement fatal. Prodiguer le Menſonge & la Calomnie; rendre le mérite douteux, la Vertu équivoque; noircir les Réputations des Perſonnes, parcequ'elles ſont dans des Poſtes éminents: c'eſt commettre une Injuſtice criante & le Comble de Méchancetés. Ces Peſtes publiques different en ce, qu'il y a un Intérêt bas dans le Flatteur, & un fond inépuiſable d'envie dans le Satirique. Ils ſont comme une Rouille, qui ne s'attache qu'aux Favoris de la Fortune, ou au mérite ſupérieur des Talents.

Que Virgile, qu'Horace aïent eu la Baſſeſſe de flatter un Tiran, auſſi lâche que crüel! Leur exemple doit détourner tout homme, pour peu qu'il ſoit amoureux de ſa Réputation, de les imiter. Que Juvenal aït emploïé toute l'amertume de ſon Stile mordant, pour décrier un Miniſtre comme Séjan, un monſtre comme

Né-

Néron ou comme Caligula. C'étoit un opprobre, qu'ils avoient mérités par une Conduite infame & par l'extravagance de leurs Cruautés. Mais où ſont les Monſtres, qui de nos jours leur reſſemblent? Dans les Siécles précédens nous comptons un Louis XI, un Charles IX, Rois de France, un Philippe II. Roi d'Eſpagne, un Pape Alexandre VI, qui étoient dignes de la Haine publique. Auſſi l'hiſtoire, qui doit rendre un Hommage pur à la vérité, & récueillir ſoigneuſement les Faits, ne les a-t-elle pas ménagés. Ils ſont traités avec toute la Rigueur poſſible par ceux, qui nous ont transmis leur Regnes. Dans ce ſiécle les Hommes en place, les Miniſtres, les Favoris, les Souverains même, réçoivent à peu près la même éducation. Les mœurs ſont adoucis. L'eſprit philoſophique a gagné, & fait tous les jours des nouveaux Progrés. Les ſciences & les Arts répandent un Vernis de Politeſſe & de Décence, qui rend les Eſprits plus fléxibles & plus traitables. Le déhors des Hommes bien élévés eſt à peu près ſemblable en Europe. S'il eſt vrai, que nous avons moins de ces Génies extraordinaires & tranſcendans, qui s'élévent avec tant de Supériorité ſur leurs égaux, comme l'Antiquité en a produit: nous avons au moins l'avantage, de ne point voir dans les prémiéres Places des Monſtres de Cruauté, que le monde doit avoir en Exécration. Il eſt vrai, que les Grands ne font pas tout le

Bien, dont ils ſont capables, que les Courtiſans ont des Paſſions, & les Rois des foibleſſes. Mais ils ne ſeroient pas hommes, s'ils étoient parfaits. Quelle Démence y a-t-il donc à ſuivre les traces de Juvenal, lorſque l'on manque de Sujets pareils aux ſiens, pour exercer le miſérable Talent de la Satire? Y a-t-il bien de plus pitoyable, que faire métier de noircir les réputations, d'inventer des Impoſtures groſſières, de calomnier à tort & à travers, de crier, de publier des Menſonges, pour contenter ſa méchanceté? En entendant ces vaines Clameurs, on eſt porté à croire, que tout l'Univers eſt en danger, & à l'examiner, ce n'eſt au fond, qu'un Chien, qui aboïe à la Lune.

Ces Sortes de Déclamateurs, qui attaquent avec cette Effronterie impudente des hommes en place, ſont pour la plûpart des miſérables Inconnus dans leur obſcurité. Ils déviennent les Organes mercénaires de quelque grand Envieux, d'un Competiteur; où ils ſe livrent à la Turpitude de leur Cœur, au funeſte penchant de mordre, comme des Dogues enragés, ceux, que le Hazard leur fait rencontre dans leur Chemin. A les lire, on croïroit, qu'ils ont des Eſpions gagés dans les Cours, qui leur rendent compte des moindres Particularités, qui s'y paſſent. Mais leur Imagination ſupplee en effet à leur Ignorance, & ils connoiſſent auſſi peu ceux, que leur Plume maltraite, que la Vertu, qu'ils outragent ſi étrangement. Qu'y

a-t-il

a-t-il de plus facile, que de médire des Grands? On n'a qu'a groſſir leurs Défauts; à exagérer leur Foible; à commenter les Médiſances de leurs ennemis; & au défaut de tant de belles Reſſources, on trouve un Répertoire d'anciens Libelles, que l'on copie, en les accommodant aux Tems & aux Perſonnes. Les Déclamations contre les Puiſſans de la Terre ſont dévénües des Lieux communs. Chaque Emploi a ſon Etiquette banale, & des Calomnies, qui lui ſont affectées. On eſt ſur en liſant un Ecrit contre un Controleur des Finances, d'y trouver, qu'il a le Cœur dur; qu'il eſt inéxorable; que c'eſt un Brigand public, qui s'engraiſſe de la Subſtance des Peuples; qu'il les charge impitoïablement, & que ſes operations ſont celles d'un Imbécille. S'il s'agit d'un Miniſtre de la Guerre; les Fortereſſes tombent en ruines: le Militaire eſt négligé: il réfuſe les Emplois par gout, & ne les accorde qu'à la faveur, ou à l'importunité. On eſt ſur, qu'un ſécretaire d'Etat ſe répoſe de ſon Travail ſur les Commis. Ceux-là penſent, dirigent & travaillent; tandis qu'il n'eſt pas au fait des affaires. Quoiqu'il faſſe; on trouve à rédire à tout: dans la Guerre, à ſon Ambition, dans la Paix à ſa Foibleſſe, & on le rend réſponſable des Evénémens. Pour les Souverains: ils ne récompenſent jamais le Mérite, principalement de ceux, qui ſont très perſuadés d'en avoir beaucoup. Ils paſſent ſouvent pour avares, parcequ'ils ne

contentent pas la Cupidité de ceux qui voudroient pouvoir être prodigues. Ses foiblesses ſont des Crimes, & ſes Fautes (car qui n'en fait pas?) ſont & paſſent pour des Actions inoüies. Voila à quelque Nüance près à quoi ſe réduiſent ces Libelles, qui ne ſont que l'Echo d'anciennes Accuſations toutes auſſi injuſtes. Mais ce qui eſt à plaindre c'eſt, que le ſort de ces admirables Ouvrages eſt, d'être lû, quand ils ſont nouveaux, pour être enſévelis enſuite pour jamais dans un éternel Oubli.

Si j'avois un Conſeil à donner à ces beaux Eſprits, qui s'érigent ainſi en Cenſeurs de Perſonnes réſpectables: ce ſeroit, de prendre à préſent un Tour nouveau. Car depuis Salomon Injures & Louanges, tout a été dit, tout a été épuiſé. Qu'ils eſſaïent de ſe peindre eux-mêmes dans leurs Ecrits. Qu'ils expriment le déſeſpoir, que leur cauſe la Proſpérité des Grands; l'averſion, qu'ils ont pour les Talents & pour le Mérite, dont l'éclat les anéantit. Qu'ils donnent à l'Univers une grande Idée des Connoiſſances, qu'ils ont dans l'art de regner. Il y a encore des Roïaumes électifs: peut-être feront ils Fortune, & les croira-t-on ſur leur Parole. Au moins leur Ingénuité nouvelle épargneroit aux Lecteurs l'Ennui d'autres Atrocités & d'Impertinences. Si le Peuple étoit ſenſé; on pourroit ſe rire des Libelles, quels qu'ils ſoïent. Mais ces indignes Ecrits ſont un Mal réel, parceque le Monde peu inſtruit enclin

clin à croire le mal plûtot, que le bien; réçoit avidement des mauvaiſes Impreſſions, qu'il eſt difficile de déraciner; Delà naiſſent des Préjugés ſouvent préjudiciables aux Monarques mêmes.

Jamais Nations n'ont pouſſé la Satire plus loin, que les Anglois & les François. Il n'y a guerre d'homme connu dans ces Monarchies, qui n'ait eſſuïé quelques Eclabouſſures en paſſant. Qu'elles Horreurs n'a-t-on pas publiées du Régent Duc d'Orleans? A quels Excès ne c'eſt on pas emporté contre Louis XIV. même?

Louis XIV. ne méritoit cependant ni les Louanges outrées, ni les Injures atroces, dont il a été accablé. Ce Prince avoit été élévé dans une Ignorance craſſe. Les Amuſemens de ſa prémière Jeuneſſe furent de ſervir la Meſſe au Cardinal Mazarin. Il étoit né avec le Bonſens; ſenſible à l'honneur; plus vain, qu'ambitieux. Louis, qu'on accuſa, d'aſpirer à la Monarchie univerſelle, étoit plus flatté de la Soumiſſion du Doge de Gênes, que des Triomphes de ſes Généraux ſur les ennemis. Louis XIV. eu des foibleſſes. Perſonne n'ignore ſes Attachemens pour quelques Dames de ſa Cour; que Madame de Maintenon l'emporta ſur les autres, & que, pour concilier ſa Conſcience & ſon Amour, il l'épouſa ſécrétement. Delà ces Cris & ces Clameurs, comme ſi tout le Roïaume alloit périr, parceque le Roi avoit le

Cœur

Cœur ſenſible. Tandisque tant de Libelles le déchiroient lui & ſa Maitreſſe, depuis ſa Cour juſqu'au plus petit Commis de Paris, & ceux même, qui écrivoient avec tant d'Indécence contre lui, chacun avoit ſa Maitreſſe; & l'on condamnoit comme un Crime dans la Conduite du Roi ce, qu'on ne désaprouvoit pas dans celle du moindre de ſes Sujets. C'eſt à ces marques, que la Paſſion de l'Auteur ſe déclare, & qu'il peint, ſans s'en apercevoir, les Traits de la Haine & de l'Animoſité, qui lui ronge le Cœur.

Ce n'étoit pas ſur ſes Amours, qu'il falloit blamer Louis XIV. S'il étoit répréhenſible; ce fut pour avoir fait éxércer des Cruautés inoüies dans le Palatinat, & pour avoir autoriſé Mélac, d'y faire une Guerre d'incendiaire & de Barbare. On ne ſauroit non plus le juſtifier ſur la Révocation de l'Edit de Nantes. Il veut forcer les Conſciences. Il en vient à des Rigueurs exceſſives, & il prive ſon Roïaume d'un Nombre de mains induſtrieuſes, qui transportèrent dans les Lieux de leur Azile leurs Talents & la Haine de leurs Perſécuteurs. Si j'en excepte ces deux Taches, qui obſcurciſſent la Beauté d'un long Regne; quels Réproches peut on faire à ce Roi, qui méritent des Satires auſſi amères, que celles, qu'on a écrites contre lui? Eſt ce à des Hommes abimés de Miſéres, qui n'ont pour Talents, q'une malheureuſe Facilité d'écrire, à s'attaquer au Throne de leurs

Sou-

Souverains? Leur convient-il d'envénimer la conduite des Grands? de s'acharner sur leurs foiblesses? de se faire une étude à leur trouver des Défauts? Est-ce à des Inconnus, éloignés de toute affaire, qui voient le Gros des Evénémens, sans savoir ce qui les amenent; qui connoissent les Actions, sans en connoitre les Motifs; qui font le Cours de leurs Politiques dans les Gazettes: à juger de ceux, qui gouvernent le monde? & leur Ignorance même peut-elle servir d'excuse à leur Témerité? Mais la Malice les dévore. Une fausse Ambition les excite. Ils veulent se faire un Nom. Et pour être connus, ils imitent l'Heroſtrate. Il y a eu un Tems, il faut l'avouer, où la Satire étoit à la Mode. Mais ce bon Tems n'est plus. Il falloit naître sous le Regne de Charle quint & de François prémier. C'étoit alors que l'Aretin avoit les Souverains à Tribut. Son silence étoit acheté. Les bons Mots, qu'il suprimoit, étoient païés; & pour peu qu'un Prince crut avoir fait une sottise, il lui envoïoit des présens. C'étoit alors, qu'il y avoit de quoi s'enrichir. Mais tout change. Notre Siécle est de mauvaise humeur. Nos Aretins modernes, au lieu de trouver des Récompenses, sont logés aux Dépens des Souverains, qu'ils offensent, & on leur interdit surtout l'usage de leur Mérite & de leurs Talens. Quelques exemples de cette Nature n'intimident pas ceux, qui sont nés avec l'amour de la belle Gloire. Avec moins d'en-

d'encouragément, que l'Aretin, ils vont leur Train, & leur Enthousiasme va jusqu'à leur faire affronter le Martire. Pour s'encourager & se déguiser eux-mêmes leur Noirceurs; ils se persuadent, qu'ils travaillent pour le bien public, qu'ils réforment les Mœurs, & rétiennent les Grands par la Crainte de leurs Censures rédoutables. Ils se flattent, que leur Picorées seront sentiés. Il faut les renvoïer à la Fable ingénieuse de la Fontaine du bœuf & du Ciron. Des hommes puïssans dans leur fiére & molle Opulence ou ignorent le Croassement de ces Insectes du Parnasse, ou, s'ils les entendent, ils les punissent.

Ni les Médisances, ni les Satires, ni les Calomnies, ne corrigent pas les Hommes. Elles aigrissent les Esprits. Elles les irritent. Elles peuvent leur inspirer le Désir de la Vengeance; mais non pas celui de se corriger. Au contraire un injuste réproche prouve l'Innocence, & nourrit l'Amour propre, au lieu de l'éteindre. Les Grands restent tels, qu'ils sont. Un Courtisan, pour avoir été insulté dans un écrit indécent, n'en cultivera pas moins la Faveur de son Maitre. Les Intrigues inévitables dans un Lieu, qui rassemble beaucoup de monde, & où il y a un Conflit d'Ambition, continuéront dans les Cours. Les Ministres poursuivront le Train des Affaires suivant l'Impression, que fait sur eux le Point de Vüe, dont ils les considèrent.

Les Têtes, ſur lesqu'elles la Puïſſance & le Pouvoir ſont le plus accumulés, méritent plûtôt, d'être plaintes, que d'être enviées. Les Grands, qui gouvernent la Terre, ſont ſouvent découragés d'un Ouvrage pénible, qui n'a point de Fin; ſans ceſſe obligés de vivre dans l'avenir par leurs Réflexions, de tout prévoir, de tout prévenir; réſponſables des Evénémens, que le Hazard, qui ſe jouë de la Prudence humaine, fait arriver, pour rompre leur Méſures. Accablés de Travaux, les Fatigues dévienent une Eſpèce de ſoporifique, qui à la longue aſſoupit les Sentimens de la Gloire, & les porte à déſirer le Répos philoſophique d'une Vie privée. Il eſt plus néceſſaire de réveiller en eux ces ſentimens de la Gloire, que de travailler à les étouffer. Il faut encourager les Hommes, au lieu de les rébuter; & c'eſt ce que jamais les Libelles ne feront. Peut-être quelqu'un penſera-t-il: il n'y a donc qu'à être puiſſant & abſolu, pour ſe livrer à toute la Démence de ſes Caprices; pour ériger ſes Volontés en Loix, & dèsque l'on eſt inviolable, on peut tout enfraindre, d'autant plus, que perſonne n'oſera éléver ſa voix, pour condamner des Abus auſſi intolérables de la Domination. J'oſe leur répondre; que je conviens avec eux, que ceux, qui pendant leur vie ſont au deſſus des Loix par le ſouverain Pouvoir, ont aſſurément béſoin d'un Frein, qui les empêche d'abuſer de la Force, pour opprimer les Foibles, ou pour com-

commettre des Injuſtices: mais que des Scribes ignorans & obſcurs ne ſont pas faits, pour être les Précepteurs des Rois: qu'il y a d'autres Maitres, qui leur enſeignent réellement leur Dévoir, qui prononcent leurs Arrêts, & leur apprénent ſans Déguiſément ce que le Peuple penſe & doit penſer d'eux. Je parle de l'Hiſtoire. Elle ne ménage point ces Hommes rédoutés, qui ont fait trembler la Terre. Elle les juge, & en approuvant leurs bonnes actions & en condamnant les mauvaiſes, elle inſtruit les Princes de ce, qui ſera loué ou blamé dans leur Conduite. La Sentence des Morts apprend aux Vivans, à quoi ils doivent s'attendre, & ſous quels Auſpices leurs Noms paſſeront à la Poſtérité. C'eſt à ce Tribunal, que tous les Grands ſont obligés de comparoître après leur Mort, & où les Réputations ſont fixées pour jamais. L'hiſtoire remplace cet uſage établi chés les Egiptiens, par lequel les Citoïens étoient aſſujettis après la Vie au Jugément d'un Conſeil, qui prononçoit ſur leurs Oeuvres, & défendoit d'inhumer ceux, dont les Actions étoient trouvées criminelles. La Poſtérité eſt impartiale. Elle eſt exempte d'envie & de Flatterie. Elle ne ſe laiſſe aveugler ni par des Panégiriques, ni par des Satires. Elle démêle l'or pur du faux Aloi. Le Tems, qui révèle juſqu'aux choſes ſécrettes, lui dévoile les actions des Hommes & leurs Motifs. Il fait paroitre, non un Miniſtre enſenſé par des Courtiſans,

ſans, non un Roi entourré d'Adulateurs; mais l'homme dépouïllé de toute Décoration & de ce vain Déguiſément, qui le traveſtiſſoient. Ceux, qui ſavent, qu'ils ne ſauroient éviter ce Jugément, doivent ſe préparer, à y paroitre ſans Tache. La Réputation eſt tout ce, qui nous reſte après notre Mort. Ce n'eſt point un Effet de l'Orgeuil, que d'y être ſenſible. On doit même l'avoir très fort à Cœur, pour peu que l'on ſoit né avec de la Nobleſſe & de l'élévation. L'amour de la vraïe Gloire eſt le Principe des Actions héroïques, & de tout ce, qui s'eſt fait d'utile dans le Monde. Pourquoi un Homme ſe fait-il tuër pour le Service de la Patrie: ſi ce n'eſt pour mériter l'Approbation de ceux, qui lui ſurvivent? Pourquoi les Auteurs & les Artiſtes travaillent-ils; ſi ce n'eſt pour récueillir des Applaudiſſemens? pour ſe faire un Nom, pour aller à l'Immortalité? Cela eſt ſi vrai, que Ciceron, qui étoit rempli de la même Ardeur, rémarque: que non ſeulement les plus beaux Génies de l'Antiquité, mais les Philoſophes mêmes des Sectes auſtères mettoient leur Nom à la Tête d'Ouvrages, qui traitoient de la Vanité des Choſes humaines. Ce Déſir de s'immortaliſer eſt le Mobile de nos Travaux & de toutes nos belles Actions. La Vertu, il eſt vrai, a des Attraits, capables de la faire aimer pour elle même de belles Ames. Cela ne doit pas cependant nous obliger à condamner les Biens, que le Motif de la Gloire

opére. Quelque ſoit le Principe; l'intérêt de l'Humanité démande, qu'on éprouve tous les Moïens, qui ſervent à rendre le Genre humain meilleur, & à dompter cet Animal, le plus farouche de tous, qui s'appelle l'Homme. Il faut exciter, il faut éguilloner les Sentimens de la Gloire. Il faut ſans ceſſe y encourager le Monde. Malheur aux Grands, qui ne ſont pas ſenſible à cet éguillon! Et malheur à ceux, qui le ſont trop aux Sarcaſmes de la Satire!

II. DISCOURS

SUR

LES LIBELLES.

Il y a bien de façons de ſubſiſter dans le Monde. Et l'Induſtrie & l'eſprit d'invention en fourniſſent tous les jours des nouvelles. Sans compter les Métiers ordinaires, le ſeul Talent d'écrire a enrichi les Savans du fruit de leurs Veilles. Les Auteurs du ſécond Ordre vivent par leur Libraires. Les uns ſe nouriſſent en faiſant des Vers. Les autres en corrigeant les Impreſſions. D'autres en copiant. D'autres enfin ſe chargent du noble emploi de découvrir les défauts des Favoris de la Fortune, & des Gens en Places. Ils travaillent ingénieuſément ſur des Caractères, qui leur ſont inconnus. Ils peignent d'Imagination. Et comme leur Pinceau eſt plus noir, que celui de l'Eſpagnol, leurs Tableaux ſont chargés d'ombres. Ils ont l'art de rendre leur Héros odieux. Et il faut avouer, que ce beau Ta-

lent leur raporte encore. Cette dangereuſe Hardieſſe gagne & ſe répand. De nos jours ces Meſſieurs, qui s'y livrent, doivent craindre, que leur Nombre ne faſſe baiſſer leurs Honoraires, & ne les réduiſe enfin à la Mendicité. Croiroit-on bien, qu'ils veulent s'attribüer les Droits de Cenſeurs de l'ancienne Rome? Je n'y trouve qu'une petite Différence. Rome éliſoit ſes Cenſeurs; & ces Meſſieurs s'inſtallent eux-mêmes. Ils peuvent comme les Rois s'écrire: par la Grace de Dieu & non par la Faveur des hommes. Il faut avouër, que leur Ouvrage leur coute peu de Travail. Ce n'eſt pour la plûpart qu'une Déclamation d'Injures, ou le Fruit d'une Imagination ſombre & d'Idées ſiniſtres. Ils trafiquent de ces Injures, & ils les diſtribüent au gré des Protecteurs, qui ſavent réconnoitre leur Services. On ne ceſſe de s'étonner de leurs têmerités hardies. Mais ils trouvent un Azile dans leur Obſcurité. Ce qui les ſauve, c'eſt le dédain, avec lequel les Hommes opulents & ſuperbes traitent leur Libelles. Leurs clameurs ſont un Bruit diſcordant, qui ſe diſſipe dans l'air. Ils me paroiſſent comme des Mouches, qui s'amuſent à piquer un Eléphant.

Il y a quelque tems, que je voyageois en Hollande. Paſſant par une Ville, je fus obligé de m'arrêter dans un Auberge. J'y vis entrer un Homme aſſez bien vétu, qui avoit la Mine fière & le Maintien impoſant. Il régardoit

doit avec un Air de Dédain ceux, qui l'environnoient, & sembloit prendre le Genre humain en pitié. Je le pris pour un de ces Messieurs, qui répresentent deux ou trois fois la Sémaine les Rois sur le Théatre, qui à force de les avoir joué, croïent enfin l'être. La Singularité de ce Personnage me donna la Curiosité de savoir, qu'il étoit. L'hôte, qui le connoissoit, me dit: c'est un Homme plus important, que vous ne croïez. Il a la Faculté de faire & de défaire les Réputations. Mais à l'Exemple des Conquérans il est plus occupé, à détruire, qu'à élever. Il vit de sa Plume, comme les Cultivateurs de leur Champs. Ses meubles, ses Vétémens, sa Nourriture, tout est acquis aux Dépens des grands Seigneurs, qu'il immole à leurs Concurrens. Il fait à peu près, comme le feu Cardinal de Polignac, qui, dit-on, sacrifioit au Pape pour chaque Antique, qu'il avoit la Permission d'envoïer à Paris, quelque Evêque Janseniste, qu'il faisoit éxiler. Notre homme de même n'a pas un Meuble, dont il ne puisse nommer celui, aux dépens de la Réputation duquel il l'a acquis. Il roule un grand Projet dans sa Tête. Si celui-là lui réussit, il ne croit devoir troquer sa Fortune, ni avec Taxera, ni avec Swartzau. Et peut-on savoir, dis-je, quel est ce merveilleux Projet? - Il s'agit, dit l'hôte, d'une bonne Satire contre un Souverain. S'il la rend bien forte & aussi maligne, qu'on la lui démande; les Honneurs

s'accumuleront sur sa Tête. Tout ce, que je venois d'entendre, augmentoit en moi la Curiosité, de connoitre cet Original, & l'envie me prit, de lier Conversation avec ce Déspote, qui osoit juger les Grands pendant leur Vie; comme les Egyptiens les jugeoient après leur Mort. Je croïois réconnoitre en lui l'ésprit de ces Papes, qui excommunioient les Souverains, & mettoient les Roïaumes en Interdit. Surquoi j'avance & j'aborde ce rédoutable Censeur. Il me réçut avec cet Air de dignité, ou d'impertinence, dont les Ministres, les plus enflés de leur Faveur, accueillent ceux, qui leur démandent des Graces. Sa Fiérté, qui m'humilioit, me fit hésiter. Cependant je m'encouragai, & lui fis un assés mauvais Compliment sur le Plaisir, que j'éprouvois à faire sa Connoissance. Après quelques Propos vagues, je lui demandai, s'il étoit content du métier, qu'il faisoit? Très fort, répartit-il. J'ai des Correspondances sécrettes à plus d'une Cour, & je tiens à une Quantité de Seigneurs, qui me craignent & me récherchent. Je me suis fait un Empire par mon Industrie. Je domine sans état, & je regne déspotiquement, sans Puissance.-- Mais, Monsieur! lui dis-je, votre Empire est-il bien solide? & n'aves vous pas à craindre ces Révers, où l'élévation est tant exposée? Qu'aurois-je à apréhender, répartit-il? On ne sauroit me déthroner. Je gouverne les Esprits, & tant qu'il restera des Plumes

&

& de l'ancre dans le Monde; j'irai mon Train. Du Fond de mon Cabinet je régle les Deſtins de ceux, qui opreſſent l'Univers. Voïes vous, j'ai entre mes mains la Réputation de tous ces Grands, devant qui les Peuple ſe proſterne. Quand il me plait, je les fait ſécher de Dépit. Je leur porte le Déſeſpoir au Cœur, & je leur enléve le Fruit de toutes les Faveurs, dont les comble la Fortune. Ah! m'écriai-je, quel Plaiſir inhumain pouves vous trouver à faire des Malheureux? ſi tant y a, que vous en faſſies. Etes vous donc né avec les Inclinations de ces Génies malfaiſans, qui éprouvent une crüelle joye, à ce qu'on dit, en perſécutant le Genre humain? Ah Monſieur! de Grace---Quoi? dit-il en m'interrompant, croïes vous, que je ſois à l'eau roſe? Je laiſſe les Scrupules & ces petites Délicateſſes aux eſprits timides. Pour moi: je me plais d'humilier la Vanité & l'Arrogance de ceux, qui n'ont rien à craindre; d'atriſter & de déſoler ces Hommes durs, qui ne compatiſſent jamais aux Miſéres publiques; & de faire ſentir quelque Mal à ceux qui en font tous les jours. Ah! Monſieur, je vous démande Grace, lui dis-je. Pour le Genre humain: ne penſes pas, qu'il ſoit auſſi pervers, que vous vous le figures. Il eſt vrai, le Vice couvre la Terre. Mais l'Infection n'eſt pas générale. Ne croïes pas, que la Proſpérité ſoit incompatible avec la Vertu. Du moins diſtingues---- Je ne diſtingue rien, repartit-il.

Tous les hommes ſont mauvais. Donc je peux tous les attaquer en bonne Conſcience. Vous ne l'aves pas délicate, dis-je, à ce qu'il paroit?- Et qui me nourriroit, réprit l'autre, quand j'ai Faim? De quoi vivrai-je? Car voïes vous, de nos jours il faut faire Figure, ou l'on eſt mépris. Perſonne ne païe mon ſilence. Mais on païe chérément mes Ouvrages. Et je ne travaille que ſur le Cœur de l'homme. Qu'elle Chûte, m'écriai-je, pour un Souverain ſi déſpotique? pour ce Cenſeur ſi craint & ſi rédouté? pour ce Juge ſuprème de tous les Grands de la Terre? Quoi Créſus au milieu de ſes Thréſors eſt à l'aumone?-- Tréve de badinerie! Ma Roïauté ne me nourrit, qu'à méſure, que j'en fais les Fonctions. Je ſuis, il eſt vrai, plus abſolu, que les Rois. Ils ſont les Eſclaves des loix. Ils ne peuvent punir, ou récompenſer, que ſelon qu'elles le permettent. Ils ne peuvent rien pour la Gloire. Ils ne la donnent, ni ne l'ôtent. Au lieu, que je me rend l'Arbitre de l'Opinion du Public, & par l'Aſcendent, que j'ai pris ſur lui, il ſe forme l'idée des Perſonnes, ſelon que je les lui peins. Et de même, que les Rois, je réçois des Subſides, que la Méchanceté des uns me païe pour révéler la Turpitude des autres. Cela fait, que je taxe les Seigneurs & des Princes. Ils ſont mes Eſclaves. Je vends leur Nom plus, ou moins chers, ſelon que je trouve de Difficulté, à ravaler leur Mérite. Je

mets

mets à Contribution la Haine & l'envie. Je ne me borne pas aux Particuliers. Le Throne n'a rien, qui m'effraïe. Moi, tel, que vous me voïes, ſans Thréſors & ſans Trouppes, je déc'are la guerre aux Rois, & les attaque, quelques puïſſans qu'ils ſoient. En vérité vous riſques beaucoup, lui dis-je. La Guerre a ſes Hazards, & vous pourries un jour eſſuïer de ces Révers, que les plus grands Capitaines ont éprouvés, & être battû à platte Couture. Tréve de Plaiſanterie! reprit-il. Ces Princes, ces Monarques, ne ſavent pas ſe ſervir de mes Armes. A peine peuvent-ils ſigner leur Nom. S'ils vouloient ſe battre à Coup de Plume; vous verries beau jeu. Leurs écrits ſeroient rébutés, & l'on ajoute foi aux miens. Ce qui me rend rédoutable, c'eſt que je ſuis le Précepteur du Public. Je dirige ce que je veux qu'il penſe. Mais, lui dis-je, les Souverains n'auroient pas beſoin, de ſe ſervir de la Plume---- Tout beau! réprit-il. Je crois que vous alles ſur mes briſées. Dieu m'en garde, dis-je, Monſieur! Si ce n'eſt peut être, que quelque Vertu ne vous ſoit échappée comme au Corps des ſaints, qui opère ſur moi. Mais pour en révenir à notre Sujet, aprénes moi de Grace, comment vous parvenes à décrier ceux, ſur lesquels la Médiſance n'a point de priſe? N'ai-je pas de l'Imagination, répartir mon homme? Eſt-il plus difficile de faire une Satire, qu'un Roman? Qu'en coute-il de com-

composer des Anecdotes sécrettes, de fabriquer des Histoires, qui aïent de la Vraisemblance? Car le dégré de Probabilité, qu'on a l'art de donner aux Contes, qu'on publie, est précisement ce, qui les accredite le plus. Et après tout est-il si difficile de donner des ridicules aux hommes? Il étoit sur le Point, de me révéler tous ses sécrets, lorsque je ne pus m'empêcher, de lui dire, que je me trouvois très heureux, que la Fortune ne m'avoit pas élevé dans un Rang, où j'aurois risqué de tomber sous ses mains, & que je bénissois le Ciel de ma Médiocrité, qui ne me rendoit pas assés important, pour être traduit par lui aux yeux du Public. Je ne puis vous dissimuler, ajoutai-je, que dans votre Place je craindrois ces Hommes puissans, qui ont les bras si longs, qu'ils atteignent par tout; d'autant plus, que, comme vous affectés un Gouvernement tyrannique, il me paroit, que vous vous prépares la Destinée des Tyrans. Surquoi notre Personnage entra dans un noble & héroïque Enthousiasme, & me fit sentir, qu'il n'y avoit rien de plus illustre, ni de plus courageux, que de risquer les Entreprises hardies; que l'on ne païoit point les Personnes, qui marchent dans les Ruës, mais bien celles, qui dansent sur la Corde; & que ce n'étoit qu'en formant des Projets difficiles & hazardeux, que l'on faisoit passer son Nom à l'immortalité. Il m'étala avec Faste les Sentimens de fermété & de Constance

de

de ſon Ame. Oui! ajouta t-il, je m'expoſerois gaïement au plus cruel Martire, pour ſoutenir mon Indépendance, ma Liberté, mes Droits & la Satisfaction intérieure, que je trouve à gloſſer ſur toute la Terre. C'eſt bien dommage, lui dis-je, que vous n'étes pas venu au monde durant les prémiers ſiècles de l'égliſe. Votre nom auroit éclaté, durant les Perſécutions. Il ſeroit à préſent dans la Légende, & ſans doute que votre Fête ſeroit chomée. Mais je crains bien, qu'il n'en arrive tout autrement, que vous ne penſes; & qu'après avoir un Tems ſervi d'inſtrument aux Vengéances ſourdes d'illuſtres envieux: Vous ne finiſſies tragiquement, ſans gagner pour votre Nom la Célébrité, que vous attendes. Il alloit me répondre, lorſque quelqu'un, qui avoit entendu la Fin de notre Converſation, s'aprocha de nous, & s'aviſa de lui conter ſéchement & avec aſſés d'indiſcretion la fameuſe Hiſtoire de la Cage de fer, où dit-on, Louis XIV. fit enfermer un Déclamateur de ce Genre, qui avoit exercé ſon Talent contre ce Prince. Notre Homme dit, qu'il regnoit toutes les années des Fièvres malignes au Printems; mais que tout le monde n'en mourroit point; Que les Grands ne connoiſſent pas la Valeur de bons mots; que ce Siècle étoit très difficile, & qu'il le dévenoit toujours d'avantage; que l'on faiſoit trop peu de cas du mérite & des Talens. - Mais je m'aperçus, que depuis l'hiſtoire de la

Cage

Cage de fer il avoit changé de Phisionomie. En effet il dévint réveur & taciturne. Comme je le vis si sombre, je le quittai & l'abandonnai à ses tristes Réflexions. Ne peut-on pas conclurre de tout ce là, que, quand même la Méchanceté étoufe les Rémords, elle n'est jamais sans Apréhensions cruelles, & qu'une vie vertueuse est la seule tranquille?

112341
S

AB 11234 1

Da 7684

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-627280-p0058-1

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-627280-p0060-2

Preußen, König, II >:

DEUX

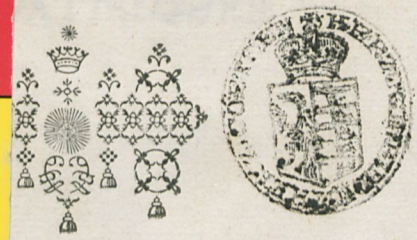
COURS,

L'UN

SATIRIQUES,

L'AUTRE

ES LIBELLES.



LIN, MDCCLIX.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-627280-p0061-8